

riche que possible, il y avait environ trois semaines, et qui étaient réellement très-beaux. Dans la planche où il les avait semés, et d'où il les avait arrachés, il y en restait encore environ *un cent*; mais *n'en ayant plus besoin*, on les y avait abandonnés, et ils s'étaient élancés pour surmonter les mauvaises herbes dans lesquelles ils étaient enterrés : ils avaient environ 18 pouces de longueur, et n'avaient à leur sommet qu'une légère touffe de feuilles petites et maigres. Je demandai ce plant à mon voisin qui y consentit de suite, mais me dit de ne pas le planter, parce qu'il ne pourrait *rien produire*. C'était effectivement un triste plant; mais comme celui que j'avais dans mon jardin avait à peine 2 pouces de hauteur, je l'emportai, et pour le placer, je bêchai entre des rangées de fèves à fleurs rouges que l'on rame. Je fis un plantoir exprès, pour les enfoncer profondément dans la terre. Mes fèves furent enlevées en août, et je bêchai soigneusement la place qu'elles occupaient, entre les rangées des choux. Dans le mois de septembre, mes choux surpassaient de beaucoup ceux de mon voisin, et quand on les arracha, je crois que *dix* des miens auraient pesé *un cent* des siens, ne comptant que les pommes, et retranchant les troncs. Mais mon voisin n'avait plus *rien fait* aux siens après les avoir *transplantés*. La terre, battue par plusieurs fortes pluies, était devenue aussi dure que de la brique. Toutes les sources de nourriture pour les plantes avaient été interceptées; il n'y avait pas eu de nouvelle fermentation, ni d'exhalaisons.

Mode de plantation.

» Art. 82. Ayant maintenant exposé les raisons qui, j'espère, convaincront tout lecteur qui réfléchit, de la folie *d'attendre une pluie* pour repiquer, n'importe quelle plante, je vais parler de *l'action* de planter.

» Art. 83. Le trou doit être fait suffisamment profond, et plus profond que la racine elle-même, pour que la pointe de la racine ne soit pas *repliée*; alors, tenant la plante d'une main, la racine placée dans le trou, on enfonce avec l'autre main le plantoir dans la terre à côté du trou, et on incline le plantoir de manière à former un angle aigu avec la plante. On fait pénétrer la pointe du plantoir *un peu plus bas, et au-dessous de la pointe de la racine*, et donnant au plantoir *un petit tour de rotation*, il presse la terre contre la *pointe* de la racine. Alors la plante est en sûreté, et est assurée de reprendre.

» Art. 84. Le défaut presque universel en repiquant est que le planteur, après avoir mis la racine dans le trou, retire, avec le plantoir, la terre contre la *partie supérieure* de la racine, et que, s'il presse bien la terre contre le

collet de la plante, il croit que le repiquage est bien fait. Mais c'est contre la *pointe* de la racine que la terre doit être pressée, parce que c'est là que se trouvent les *fibres*; et si elles ne touchent *intimement* la terre, la plante ne réussira pas. J'en ai exposé les raisons dans les art. 51 et 52, en parlant du roulage des semences. Il en est de même dans tous les cas de *repiquage* des plantes, et de *plantation* d'arbres. Les arbres, par exemple, sont sûrs de reprendre, si on *tamise* la terre sur leurs racines, ou si, après l'avoir pulvérisée, on la place avec soin sur les racines, et qu'on l'y fasse bien toucher. Lorsqu'on plante un arbre, et qu'on remplit à la hâte le trou de terre, nous voyons que les racines *sont recouvertes*, et il paraît ridicule de supposer que la terre ne *touche pas* les racines partout; mais le fait est qu'à moins de prendre les plus grandes précautions, il restera beaucoup de cavités dans la terre, et partout où elle ne *touchera pas* effectivement les racines, ces places des racines *moisiront*, deviendront chancreuses, et par la suite cela ne fera jamais un bon arbre (1).

» Art. 85. Lorsqu'en Angleterre je commençai à faire repiquer mes rutabagas en plain champ, j'éprouvai beaucoup de difficultés pour obtenir de mes planteurs de suivre exactement les instructions que je viens d'exposer. *La pointe du plantoir contre la pointe de la racine!* leur criai-je à tout moment. Comme je ne pouvais pas rester constamment avec mes ouvriers, j'avais l'usage de les visiter de temps en temps; et pour m'assurer si le repiquage était bien fait, je prenais, par intervalles, la pointe d'une feuille entre le pouce et l'index, et je cherchais à arracher la plante. Si la pointe de la feuille me restait entre les doigts sans pouvoir arracher le plant, alors j'étais sûr que l'ouvrage était bien fait; mais lorsque, par le bout de la feuille, je retirais toute la plante hors de terre, cela prouvait que l'on n'avait pas serré la terre contre la racine, et que le repiquage avait été mal exécuté. Après avoir ainsi surveillé minutieusement la transplantation d'un champ ou deux, la chose alla d'elle-même

(1) Voilà pourquoi, quand je plante un arbre, j'y fais toujours répandre un ou deux arrosoirs d'eau (selon sa grosseur). On voit la terre s'affaisser, preuve manifeste que les cavités se combent. Voilà aussi pourquoi j'écrivais en 1823, en parlant de la transplantation des betteraves : « L'arrosement (qui suit la transplantation) fait affaisser la terre, la serre contre le chevelu des racines, erpule l'air et l'empêche de dessécher ce chevelu qui a tant de ténuité. Je crois que c'est cela, plus encore que l'humidité, qui rend si marqué l'effet de l'arrosement après le repiquage. » On voit que mes principes sont les mêmes que ceux de M. Cobbett, mais nous différons, quant à l'effet mécanique de l'arrosement. Si, immédiatement après lui, on remuait la terre, il est bien vrai qu'alors on en ferait du mortier; mais, en ne la remuant pas, cet inconvénient n'a pas lieu, et la terre est serrée contre le chevelu par l'arrosement. (Note du Traducteur.)

et fut aussi bien exécutée que si je l'eusse fait moi-même. J'employai principalement, à cet ouvrage, des jeunes filles, qui chacune me repiquait $\frac{1}{2}$ acre par jour (20 ares), et dont je payais la journée 10 *pences* (1 fr.). J'ai toujours trouvé, dans les jeunes gens, plus de bonne volonté à apprendre et à faire ce que je voulais que dans les hommes faits; ceux-ci montrent plus de résistance à changer leurs habitudes et leurs vieux usages.

Avantages de la transplantation sur le semis.

» Art. 87. Examinons maintenant quelle est la méthode préférable du *semis en place* ou de la transplantation.

« Art. 88. Premièrement, lorsque la semence est placée dans l'endroit où la plante doit achever sa croissance, le terrain doit être bien préparé, comme nous l'avons vu, art. 40 et 47, dans le commencement de juin, pour le plus tard; mais quand on transpose, on a, pour préparer la terre, jusqu'au commencement d'août, comme nous l'avons vu, art. 74, et 75. Cependant, le moment le plus favorable pour la transplantation est vers le 26 de juin, et cela donne un mois de plus que pour le semis en place. Voilà déjà un grand avantage; mais il y en a d'autres bien plus importants.

» Art. 89. Les rutabagas repiqués peuvent succéder à une première récolte enlevée de la même terre. Des choux printaniers peuvent déjà avoir été coupés, des pois hâtifs peuvent avoir été cueillis, et plus que cela, le seigle et même le blé et les autres grains, excepté le sarrasin, peuvent être suivis de rutabagas repiqués. J'en ai qui ont succédé à des pommes de terre printanières, à des fèves vertes, à des oignons, et même à du maïs mangé en épis (1).

» Art. 90. Un autre grand avantage, dans la transplantation, est qu'ensuite on n'a plus de culture à la main, plus de sarclage; on n'est plus obligé d'éclaircir et d'espacer le plant; on n'a plus à donner qu'un labour avec la charrue entre les rangées. Voilà un grand point, et qu'on ne doit pas perdre de vue quand on parle du travail que la transplantation exige. Les rutabagas dont il est question, art. 72 et 73, n'ont plus reçu de culture subséquente, parce que dans peu de temps ils couvrirent le sol de leurs feuilles. D'ailleurs, on voit pousser peu de mauvaises herbes après le mois de juin; leur saison est

(1) L'auteur a oublié, pour la grande agriculture, l'escourgeon et surtout les vesces d'hiver, coupés en vert.
(Note du Traducteur.)

passée, et il n'y a pas un cultivateur qui ne sache que si sa terre est propre à la fin de juillet, il n'aura plus que très-peu de mauvaises herbes pendant cet été.

» Art. 91. Avec le repiquage, on est assuré de ne pas avoir de manques, d'avoir le nombre de plantes que l'on a déterminé, et toutes régulièrement espacées, tandis qu'avec le semis en place, malgré toutes les précautions, on aura toujours des places vides, soit parce que les semences ne leveront pas, soit parce que, en levant, elles auront été détruites par les insectes, soit souvent, plus tard, en les espaçant, parce que les meilleures auront été coupées par la houe, et qu'il ne sera resté que les plus médiocres. La transplantation obvie à tous ces inconvéniens; et, une fois faite, il n'y a plus rien à craindre.

» Art. 92. En finissant cette partie de mon mémoire, je ferai observer qu'un cultivateur ne doit raisonnablement compter sur un succès complet, qu'autant qu'il a surveillé lui-même sa transplantation, ou qu'il s'est bien assuré que ses gens connaissent parfaitement leur besogne; négliger une partie de l'ouvrage, c'est dans le fait négliger le tout; et l'on ne doit pas perdre de vue qu'une récolte de racines est extrêmement intéressante. Il ne s'agit pas simplement d'en recueillir, il faut encore les avoir aussi grosses que possible; car la différence dans le produit est immense, et on ne peut pas s'en procurer de cette espèce sans un peu de soin, ce qui, dans le fait, ne coûte point d'argent. Une bonne récolte de grosses racines délivre de tous les soucis que l'on a pendant les mois du printemps pour nourrir les bestiaux de la ferme, et surtout les moutons, qui n'ont alors rien autre chose à manger.

Autres détails sur la préparation de la terre.

» Art. 93. Je viens d'exposer les trois manières de produire une récolte de rutabagas; je vais maintenant parler de la préparation de la terre pour les recevoir. Je suppose que le champ a produit, l'année précédente, une bonne récolte de froment, et qu'il est en bon état.

» Art. 94. Pendant l'automne qui suit immédiatement la récolte du blé, je laboure la terre en billons de 4 pieds (3 pieds 9 pouces). Le labour doit être très-profond, les billons bien relevés, et les raies de séparation profondes et bien nettes. Les gelées et les dégels alternatifs ameublissent la terre, et la rendent comme des cendres pour le printemps. En avril, il faut de nouveau labourer la terre très-profondément, et former la crête des billons dans la place où étaient les raies. Pour le 1^{er} juin, la terre sera couverte d'une multitude de

mauvaises herbes, que l'on enterre par un troisième labour qui replace les billons dans la place exacte qu'ils occupaient pendant l'hiver. Ensuite, dans la troisième semaine de juin, je voiture le fumier dans le champ, et je l'étends dans les raies; puis je le recouvre par un dernier labour, comme je l'ai expliqué dans l'art. 50. Mais, direz-vous, voilà *quatre labours!* Cela est vrai; mais que coûtent ces labours? Mon charretier, qui est un nègre natif de New-York, laboure avec sa paire de bœufs, qu'il conduit lui-même, et *sans toucheur*, 1 acre $\frac{1}{4}$ par jour ($\frac{1}{2}$ hectare), et ses bœufs conservent leur embonpoint, étant nourris avec le rebut des rutabagas que j'envoie au marché. Ces labours sont donc peu coûteux; ma terre, ainsi retournée quatre fois, se trouve dans un excellent état de pulvérisation; et quelle supériorité n'a-t-elle pas sur un terrain durci et labouré seulement une fois? N'estime-t-on pas d'ailleurs que chaque labour, surtout s'il est profond, équivaut à la septième partie d'une bonne fumure?

» Art. 95. Si, au lieu de la culture en billons, je suivais celle à la volée, je donnerais à ma terre le même nombre de labours, et aux mêmes époques. Je répandrais le fumier sur la terre, immédiatement avant le dernier labour, que je donnerais pour l'ensemencement, et qui l'enterrerait. Si je n'avais qu'une charrue et une paire de bœufs, je ne labourerais à la fois, pour l'ensemencement, qu'environ $\frac{1}{2}$ (20 acre ares); je le herserais; puis *tout de suite*, je le semerais, et je le roulerais avec un rouleau léger, qu'un petit cheval pourrait traîner aisément, pour *presser* la terre contre les semences, et les recouvrir en même temps. Il ne *faut plus* herser après avoir semé ces sortes de graines; nous ne le faisons jamais en Angleterre; le rouleau les recouvre complètement et suffisamment; et une terre *frûchement remuée* fournira toujours aux semences, même sous le soleil le plus chaud, l'*humidité nécessaire* pour les faire germer.

» Je semai, une fois, sur billons, avec le semoir de *Bennet*, et je n'employai ensuite ni herse ni rouleau, et je n'usai d'aucun autre moyen pour recouvrir la semence; cependant, les plantes levèrent suffisamment épaisses, et j'eus une excellente récolte de rutabagas. L'été dernier, le 11 août 1818, je semai à Hyde-Park, à la volée, un champ de navets qui levèrent bien, quoiqu'ils n'eussent été ni hersés ni roulés. Mais je dois ajouter que, dans ces deux circonstances, aussitôt que j'eus semé il survint une pluie qui enterra suffisamment les semences; et ce fut cette pluie qui, remplaçant le rouleau, m'empêcha en réalité de l'employer, car cet instrument ne peut plus marcher dès que la terre *un peu mouillée* colle après lui. Après l'ensemencement de ces sortes de graines, la herse fait toujours du mal; elle enterre les semences *trop pro-*

fondément, et elle en détruit ou en rend inutile plus de la moitié. Si la graine se trouve enterrée au-delà d'une certaine profondeur, elle y demeure dans un état d'inertie, jusqu'à ce qu'un nouveau remuement de la terre la ramène à la distance nécessaire pour la faire végéter: ou bien la plante poussera, mais elle sortira de terre plus tard que les autres, qui auront pris l'avance sur elle, de sorte qu'elle restera *la plus faible*, et qu'elle n'égalera jamais celles dont les semences, plus rapprochées de la surface, ont reçu plus aisément l'influence de l'atmosphère.

» Art. 99. Voilà la manière de préparer les terres pour l'ensemencement; celle pour *la transplantation* est justement la même que lorsqu'on veut semer *sur billons*. Comme on transplante plus tard qu'on ne sème, on pourra donner *un labour de plus*, pour ne pas laisser la terre trop long-temps sans être remuée. Mais une chose importante, et que j'aurais dû recommander plus tôt, c'est de ne jamais labourer que pendant un temps *sec*.

» Art. 98. Mais pourquoi ne pas repiquer les rutabagas *après une première récolte*, comme je l'ai mentionné plus haut? Je n'ai pu semer que le 2 juin des pois printaniers que j'avais apportés d'Angleterre; je les ai cueillis durs et presque mûrs le 31 juillet; j'ai ensuite labouré et repiqué des rutabagas, dont quelques-uns on pesé 6 livres. J'avais aussi planté, ce 2 juin, des pommes de terre qui n'étaient pas d'une variété très-précoce, et je les ai remplacées, la même année, par des rutabagas qui m'ont donné une récolte abondante. Le fumier que j'avais enterré pour les pois et les pommes de terre à également profité aux rutabagas.

» Art. 99. Quant à la quantité et à l'espèce d'engrais que j'emploie ordinairement, c'est le même et en même quantité que pour une récolte de seigle ou de froment; je préfère les *cendres*. Cependant, les récoltes si belles que j'ai eues en Angleterre étaient avec du fumier de cour, mis d'abord en tas, et et ensuite *retourné* une ou deux fois, comme on le pratique dans ce pays. A Hyde-Park (États-Unis), le seul engrais que j'ai employé était ce que j'avais pu ramasser dans les cours, dans les écuries, dans les granges, et autour des bâtimens, comme je l'ai dit précédemment. Ce que j'aurais dû faire, et ce que j'exécuterai cette année, ce sera *de la cendre faite avec la terre que je brûlerai*. J'en ai fait, cette année, l'expérience en petit; elle m'a parfaitement réussi, et je la décrirai plus tard. Rien n'est plus aisé à faire, et les matériaux se trouvent partout sous la main.

Récolte.

» Art. 104. Le moment de la récolte dépend en partie de l'âge du rutabaga, parce que celui semé et transplanté le premier aura atteint plus tôt sa croissance, et sera mûr avant ceux semés et repiqués plus tard. Mes expériences là dessus ont été nombreuses. Je vais donc, comme je l'ai fait précédemment, dire premièrement *ce que j'ai fait*, et ensuite exposer *ce que j'aurais dû faire*.

» Art. 105. En Angleterre, on laisse les turneps ou navets, qui cependant sont plus délicats que les rutabagas, pendant tout l'hiver, dans les champs, où les moutons les mangent sur pied; et quand on veut en nourrir les bêtes à cornes et les cochons, on les arrache, presque en tout temps, et on les donne aux animaux dans les cours. Mais je savais que, dans l'État de New-York, les hivers étaient beaucoup plus rudes qu'en Angleterre, et que je ne pouvais pas les laisser dans les champs. Cependant, je me fiaï trop au pouvoir des rutabagas de supporter le froid, et je m'y pris un peu tard pour les arracher et les rentrer.

» Art. 106. Je ne commençai à les arracher que le 13 décembre, et après avoir déjà éprouvé des gelées assez fortes. J'avais fait couper les feuilles rez terre, pour en nourrir les animaux; aussi nous fûmes obligés d'employer la bêche pour les arracher, parce que d'ailleurs le pivot avait pénétré profondément dans la terre. Ensuite nous creusâmes, de distance en distance, des petites fosses carrées, d'environ 1 pied de profondeur; nous plaçâmes dans chaque fosse environ 50 *bushels* (17 hectolitres 80 litres) de racines; nous les empilâmes en forme de pyramides, ce qui en éleva le sommet au-dessus du terrain. Nous couvrîmes chaque tas avec une botte de paille de seigle, et nous recouvrièmes le tout de terre, d'environ 4 pied d'épaisseur. Nous eûmes soin de terminer le haut en pointe, pour que la pluie ne pût pas pénétrer.

» Art. 107. Nous ne rentrâmes ce jour-là qu'une partie du champ. Le 14 était un dimanche, et le 15 il plut; mais pendant la nuit, il survint un coup de nord-ouest accompagné, à l'ordinaire, d'une forte gelée. Voulant en finir, j'empruntai les ouvriers de mes voisins, qui sont toujours prêts à s'aider mutuellement. Mais j'avais encore à rentrer environ le produit de 2 acres $\frac{1}{2}$ (1 hectare). La moitié de mon monde remuait la terre avec la bêche, et le reste arrachait et empilait. Vers les dix heures, je jugeai que je n'aurais pas fini dans la journée, et j'étais menacé d'une forte gelée pendant la nuit. Pour

expédier ma besogne, j'appelai donc à mon aide ces puissans compagnons de nos travaux, *deux bons bœufs*, qui, avec une forte charrue, ouvrirent une raie profonde, le plus près possible des bulbes, ce qui les mit à découvert d'un côté: alors il fut aisé de les arracher. N'ayant plus besoin de bêches, je mis tous mes gens à arracher et à empiler. Ainsi, notre besogne, qui n'aurait pas été achevée dans toute la journée, le fut vers les deux heures de l'après-midi.

» Art. 108. On observera que, lorsque nous empilâmes les rutabagas, ils étaient déjà saisis par la gelée, ainsi que la terre; cependant, ils se conservèrent parfaitement sains, et j'en ai choisi, le 10 avril 1819, que j'ai plantés pour porte-graines. J'ai envoyé, toutes les semaines, de ces rutabagas au marché de New-York, et j'ai donné le rebut à mes animaux qui n'en ont jamais laissé un morceau.

» Art. 110. Environ la moitié de ceux que je rentrai les jours suivans, et qui avaient été gelés trop fortement, pourrit. Un acre (40 ares) que je ne rentrai pas, et que j'abandonnai dans le champ, *au hasard*, tourna, comme presque tous les jeux de hasard, *en perte totale*; ils pourrirent tous.

» Art. 111. Cette perte provint de mon manque d'expérience, et de ce que je ne m'y étais pas pris assez tôt; personne cependant n'est plus persuadé que moi de la nécessité d'éviter toute espèce de négligence; mais dans le commencement de décembre, j'avais été obligé de passer plus d'une semaine à New-York.

» Art. 112. Je viens d'expliquer l'époque et la manière dont je m'y pris pour faire ma récolte. On voit que la dépense est bien peu de chose: deux bœufs et quatre hommes en récolteront aisément 2 acres (80 ares), dans une belle journée de la fin de novembre. Aussi, il est étonnant qu'on ne fasse pas de même, en Angleterre, pour les turneps, dont on perd souvent une grande partie par la gelée. J'y ai eu, en 1814, les deux tiers de mes rutabagas pourris par la gelée, et quelques-uns pesaient 12 livres. En outre, en les arrachant pendant *un beau temps*, et avant que les gelées et les dégels arrivent, la terre ne s'y attache pas; ils sont propres, nets, et bons à être donnés aux animaux; mais si on les arrache au printemps, ils sont pleins de boue, et, en outre, on pétrit et on abîme la terre, soit avec les voitures quand on les sort, soit avec les pieds des animaux quand on les fait manger sur place. Mais, en Angleterre, pourquoi ne pas les arracher et les enlever en octobre, et y semer immédiatement du froment? Je reviendrai sur ce mode d'assolement.

» Art. 113. Dans tous les États-Unis d'Amérique, et dans celui de New-

York, où tous les automnes sont si beaux, où depuis le milieu d'octobre jusqu'à la fin de novembre, à l'exception de un jour de pluie sur quinze, tous les autres jours ressemblent aux plus belles journées de printemps d'Angleterre, dans un pays où l'on ne sait pas ce que c'est qu'une raie d'écoulement, avec un sol aussi facile à travailler, et avec un climat pareil, on n'est pas embarrassé pour les récolter par un temps opportun. Je ne le ferais certainement qu'en novembre, puisque nous avons vu qu'un peu de gelée ne leur fait point de tort, et alors ils ont le temps de mûrir. Je ne les arracherais que lorsqu'il ferait bien sec. Je ferais mes pyramides d'environ 50 *bushels* (17 hectolitres 84 litres), et lorsque les froids approcheraient, j'entends les fortes gelées, je couvrirais avec de la paille, ou des tiges de maïs, la quantité de tas dont je croirais avoir besoin en janvier et février. Cette couverture serait suffisante contre le froid, et n'étant jamais collée par la gelée, elle me mettrait à même de faire prendre en tout temps, avec les chariots, la quantité dont j'aurais besoin. Il est inutile et dangereux d'en rentrer à la fois une trop grande quantité, que l'on place dans des granges ou dans quelque bâtiment non occupé. Les fortes gelées les y attaqueraient, s'ils n'étaient pas couverts; il est vrai, qu'on peut aisément le faire avec de la paille; mais il est encore plus aisé de les empiler dans le champ, comme je l'ai expliqué, et de n'en rentrer, à la fois, que ce que l'on peut en consommer dans la semaine.

» Art. 114. Un des avantages de la culture du rutabaga est que son semis et sa transplantation n'ont lieu qu'après que tous les grains de printemps, et même le maïs, sont mis en terre, et avant que la moisson commence. Ensuite, sa récolte n'a lieu qu'après celle de toute espèce de grains, même du sarrasin, et aussi après que les grains d'hiver sont semés. Ainsi, il paraîtrait que la culture du rutabaga viendrait, aux États-Unis, si à propos pour utiliser les momens où les cultivateurs ne sont pas occupés. Mais si, pendant ces momens, ils préfèrent rester les bras croisés, s'ils se résignent à entendre leurs moutons crier la faim pendant les mois de mars et d'avril, ou même à se priver de ces animaux et à n'avoir que quelques bêtes à cornes, quelques cochons, et par conséquent peu de voitures de fumier, si au printemps ils préfèrent faire plusieurs milles pour aller aux embarcadères chercher des cendres de New-York, qu'on leur vend fort cher, si enfin telles sont leurs idées, alors, certainement, j'aurai perdu mon temps à écrire ce mémoire pour eux.

» Art. 121. Mais, pour revenir à mon sujet, je puis assurer que je ne crains pas de mauvaises saisons, pas même la sécheresse, qui est ce qu'il y a de plus à redouter dans ce pays. Donnez-moi une terre qui soit assez profonde pour que je puisse labourer à 10 ou 12 pouces de profondeur, alors, en lais-

sant à mes billons la même largeur qu'aux rangées de maïs (3 pieds 9 pouces de France), afin de pouvoir labourer les intervalles, je défie le soleil le plus ardent de brûler ma récolte. J'ai rapporté plus haut l'expérience de M. *Curwen*, ou plutôt de *Tull*, car c'est lui qui est l'auteur de toutes les découvertes de ce genre. Que ceux des cultivateurs qui voudront s'en assurer essaient de laisser un bout de champ sans être labouré, depuis le mois de mai jusqu'à celui d'octobre; qu'à côté ils labourent profondément, et pulvérisent bien tous les dix ou quinze jours un autre morceau du même champ; et toutes les fois qu'il y aura une quinzaine de jours de forte sécheresse, et pendant le moment le plus chaud, qu'ils creusent un trou dans chacun des deux terrains, alors, s'ils ne trouvent pas la terre du champ non labouré aussi sèche que de la cendre, et celle de l'autre champ moite et humide; alors, dis-je, ils pourront s'assurer que je ne connais rien en agriculture, tant est erronée l'opinion générale, que labourer pendant la sécheresse c'est brûler la terre.

» Art. 122. Aussi, d'après ce fait dont je suis convaincu par de nombreuses expériences, je ne manquerais pas, si j'éprouvais une longue sécheresse, de donner à mes rutabagas, pendant leur croissance, un ou deux labours additionnels. Voilà tout le secret; et avec cela je ne crains quelque sécheresse que ce soit sous le soleil brûlant d'Amérique.

» Art. 123. Mais pourquoi tant insister sur l'effet des labours pendant la sécheresse, dans un pays où l'on cultive le maïs? Quel est celui, dans ce pays, qui n'a pas vu un champ de maïs paraître jaune et souffrant, et qui peut-être quatre jours après, en repassant près du même champ, ne l'a pas retrouvé d'un vert foncé, quoique dans cet intervalle de temps il ne soit pas tombé une goutte de pluie? Ce changement surprenant n'avait cependant été produit que par la charrue. Pourquoi donc la même cause ne produirait-elle pas toujours les mêmes effets? Plus profond sera le labour, plus grand sera le résultat, parce qu'il y aura une plus grande masse de terre qui fournira des exhalaisons, et qui recevra en retour les émanations de l'atmosphère. M. *Curwen* cite une pièce de choux à vaches qui, en juillet, pendant une grande sécheresse, paraissait jaune et bleue, et qu'il croyait presque perdue. Il la fit labourer; et un de ses voisins qui l'avait vue le lundi, lorsque la charrue y entra, voulait à peine en croire ses yeux, lorsqu'il la vit le samedi suivant, la sécheresse ayant continué pendant toute la semaine.

» Art. 124. Ces labours d'été ne sont réellement rien dans ce pays; la terre est si légère, et alors en si bon état, qu'elle est déplacée et replacée avec la plus grande facilité. J'employai pendant l'été dernier, à ces labours, un cheval qui n'était pas fort; mais un bœuf serait meilleur pour ce genre d'ou-